

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Stéphane Poulin : une grande vérité toute simple

Francine Sarrasin, Johan Ciamaglia et Camille Lavoie

Volume 21, numéro 3, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12357ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, F., Ciamaglia, J. & Lavoie, C. (1999). Stéphane Poulin : une grande vérité toute simple. *Lurelu*, 21(3), 5–9.

Stéphane Poulin : une grande vérité toute simple

Francine Sarrasin



L'entretien que j'ai eu avec Stéphane Poulin pour préparer cet article ne pouvait pas être un entretien ordinaire. Devant cet homme simple, bon, doux et extrêmement réservé, une sorte de pudeur m'empêchait d'écrire, de noter ses propos, comme si cela risquait de fausser le contact. Un tête-à-tête aussi intense que profond nous a menés de la vie quotidienne à l'éducation des enfants, du travail d'illustrateur aux qualités d'un texte, de la musique aux autres projets... On ne peut pénétrer l'univers de Stéphane Poulin sans prendre en compte la fusion étroite qui existe chez lui entre l'artiste et l'homme. Mais parce qu'il n'aime et ne veut pas vraiment parler de lui, Stéphane me place dans une situation fort délicate. Comment, dans un dossier comme celui-ci, ne pas trahir cette réserve?

L'art est un langage

C'est son œuvre qui parlera. Dans *Les amours de ma mère*, le premier des contes et mensonges de mon enfance, ces histoires fabuleuses qu'il raconte en mots et en images, Stéphane Poulin, d'emblée, prend le parti de l'enfant. «*Quand j'étais petit, j'habitais à la campagne entre deux champs de choux.*» Formule directe s'il en est, avec un «je» personnel et engageant. Valorisé, le point de vue de l'enfant s'oppose aux réalités des adultes et saisit les choses de son niveau à lui, de plus bas. Ainsi placé, l'enfant a tendance à grossir la réalité, il l'exagère en quantité et en invraisemblance. «*La maison n'avait qu'une pièce et il était impossible d'y entrer tous les meubles et nous à la fois. C'était très embêtant.*»

À la fois à l'intérieur de l'histoire et en dehors, le narrateur observe : le ton qu'il donne au récit n'a rien de dramatique. Il décrit l'évidence simplement. «*C'était très embêtant.*» L'illustrateur, lui, joue de la dialectique famille-maison en regroupant à gauche tous les personnages qu'il fait poser pour nous de face, en bloc, alors que la maison, sur la page de droite, pose aussi à sa façon. Sans son mur de façade, elle donne à voir les meubles entassés, pêle-mêle, à l'intérieur. «*C'était très embêtant.*»

Le point de vue de l'enfant est à nouveau perceptible dans la démonstration de la dernière page : «*Ils vécurent heureux et*

eurent beaucoup d'enfants.» Un «beaucoup» qui devient innombrable. Près de dix-sept enfants sont en effet présents dans cette famille reconstituée! Plusieurs d'entre eux traversent l'image à la queue leu leu, sans bousculade. En jouant. Comme si cela allait de soi. On peut même imaginer l'éventualité que d'autres compagnons de jeu puissent venir les rejoindre. Et pourquoi pas? Représenté dans l'image comme tout à fait possible, cet excès devient le réel. Comme dans les rêves de l'enfant!



L'enfant, toujours

Le deuxième album des contes et mensonges de mon enfance, *Un voyage pour deux*, donne à l'enfant-narrateur un rôle de premier ordre. Celui-ci intervient en effet en déclenchant l'ouverture de l'histoire : «*je venais d'avoir une idée de génie.*» Une petite phrase suffit. L'imaginaire s'ouvre, tout grand. «*Quand j'étais petit et que je racontais aux adultes le récit invraisemblable de mes aventures quotidiennes, ceux-ci étaient convaincus que je mentais. Maintenant que je suis moi aussi devenu une grande personne, tous ceux à qui je raconte ces mêmes histoires croient en leur authenticité.*» Quelle est la part autobiographique de ces contes et mensonges de mon enfance? Quelle est la part fantaisiste de l'enfant, de l'adulte? Une chose est certaine, l'auteur-illustrateur se confond ici à l'enfant-narrateur et c'est une bonne façon de prendre encore le parti de l'enfance.

Les enfants des livres, certes, mais les enfants de la vraie vie aussi! Gabriel et Camille, les deux garçons de Stéphane Poulin, et la petite Florence de sa compagne Christine pourraient témoigner de sa présence auprès d'eux; de la qualité de sa présence surtout. Car, dirait-il, ce n'est pas tout de peindre ou de dessiner. La vie est plus grande, plus globale. Et dans sa vie, il y a la famille, le travail, les projets et toujours la recherche de l'authenticité. Quand il me parle de l'urgence de vivre, c'est à cette vie-là qu'il pense. Une vie active et ouverte, large.



UN VOYAGE POUR DEUX

Contes et mensonges de mon enfance



Stéphane Poulin

À propos de valeurs...

«Le problème, c'est que les gens sont, pour la plupart, inaptes à reconnaître ce qui les rend heureux.» Une phrase dite presque à mi-voix, entre nous. Une observation qui fait réfléchir. Il est vrai qu'autour de nous (et peut-être aussi en nous, en moi...) il y a cette tension constante vers quelque chose qui force à ne jamais s'arrêter, qui empêche parfois de goûter les petits morceaux de plaisir qui passent... Est-ce une nouvelle acquisition, une réussite professionnelle? Est-ce l'appréciation des autres, l'amitié, l'amour, la santé? Quelle est cette incessante quête? Le bonheur supporte mal d'être stéréotypé. Il ne tolère pas non plus d'être programmé. C'est pourquoi Stéphane Poulin s'insurge contre l'habitude de certaines personnes de toujours donner des conseils. Ne pourrait-on pas laisser les gens juger eux-mêmes de leurs propres besoins? Évidemment, cela suppose une attention plus précise à soi, aux autres, sans préjugé ni complaisance.

Stéphane ne me le dira pas, mais il semble s'astreindre à ce type d'exercice. Sa vie coule à la manière d'un ruisseau. Le travail d'illustration s'inscrit à l'intérieur de ce mouvement. Car Stéphane Poulin ne sépare pas ses activités créatrices de celles, apparemment plus banales, du quotidien. Il choisit de dessiner et de peindre sur la table de la cuisine, dans ce lieu habituellement consacré à la rencontre et à la communication. Un lieu inspiré. Il s'installe ainsi au cœur de son monde, là où il fait bon.

Et il a l'engagement de ses convictions. Il faut l'entendre fustiger les modèles qu'on persiste à donner aux enfants. Est-ce si important que la réussite sociale soit axée sur l'argent? N'y a-t-il pas d'autres réalités, plus importantes et plus profondes? Il est étonnant qu'on ne remette jamais la richesse en question, me dira-t-il. Le milieu du livre, par exemple, milieu qu'il a choisi, ne fonctionne pas avec ses règles à lui, d'authenticité. C'est l'économie de marché qui gère le livre. Celui-ci est pris en compte surtout s'il rapporte. La recherche, l'innovation, le souci de faire toujours mieux cèdent trop souvent le pas à certaines recettes : des formules qui marchent et qu'on répète. En pareille situation, les auteurs et les illustrateurs peuvent-ils être perçus comme de véritables créateurs? Ne représentent-ils pas plutôt des sources de revenus? Rares sont les éditeurs qui entretiennent, malgré tout, la flamme. Rares sont ceux qui prennent le risque d'une telle conviction.

Stéphane Poulin, lui, se rapporterait volontiers aux guildes d'artisans du Moyen Âge. Regroupements de talents, stimulés par l'excellence. Quand le travail de quelqu'un n'est plus valable, il s'en va faire autre chose. S'il convient que, dans notre société, les guildes ont été remplacées par les syndicats qui protègent autant les bons ouvriers que les mauvais, Stéphane Poulin reste fidèle à ses engagements, il ne s'en laisse pas imposer. Quand il a illustré *The King's Giraffe*, l'histoire d'un cadeau très spécial offert au roi de France par celui d'Égypte, Stéphane Poulin a privilégié le travail des petites gens aux honneurs pompeuses de la cour. A-t-il vraiment détourné le propos? L'envers du décor, la vraie réalité qui est en dessous de l'apparence, tout cela existe aussi. Pour préparer la venue de la girafe, il a fallu semer, planter, se salir les mains, avoir mal dans le dos à force d'être penché. Il a fallu faire vite, les travailleurs se sont activés et fatigués. Plutôt que d'étaler richesse et opulence, cette page rend hommage aux travailleurs. C'est le choix de Stéphane Poulin. Après l'enfant, l'homme ordinaire, celui qu'on peut rencontrer au détour de n'importe quel chemin.



Simplement, la vie

L'illustration que peint Stéphane Poulin est farcie de petits détails. Parfois, ils s'inscrivent dans une sorte d'histoire parallèle (par exemple, un petit animal qui n'est pas du tout mentionné dans l'histoire et qui se promène dans les pages en se faisant juste assez remarquer pour faire rire!). Parfois, ils alimentent le réalisme du propos et entretiennent l'intérêt du jeune lecteur. Et voici que les petites souris blanches de ses parents accompagnent «Benjamin, le petit-gros-monsieur-tranquille», même quand il turlutte en concert, voici qu'il laisse traîner sur le sol son lacet visiblement détaché alors qu'il a revêtu son plus beau costume... Dans *Benjamin et la saga des oreillers*, le véritable sujet de l'histoire, c'est la musique. Le bonheur de la musique, devrais-je dire. Une musique qui atteint les sommets de la gloire tout en restant simple. Une musique qui a la force de transformer, peut-être parce qu'elle est simple, justement. La turlutte n'a jamais fait partie des programmes scolaires et, de toute façon, il n'est pas sûr que Benjamin, le petit-gros-monsieur-tranquille de l'histoire, ait déjà fréquenté l'école. L'impossible devient la réalité de cette histoire et va même plus loin dans une sorte de réalisation de soi. Modifier les modèles, proposer la joie...

Les personnages de Stéphane Poulin ont quelque chose de profondément attachant, ils vivent en lien étroit avec leur auteur. Leur timidité peut-être, la respectueuse distance qu'ils entretiennent entre eux, un geste d'approvisionnement et de tendresse. L'infiniment petit prend place sous nos yeux et se laisse accueillir. C'est le cas de Florentine et Crapoussin lovés au bas de la page du grand diable de *Poils de serpent, dent d'araignée*. Une légende racontée par Danielle Marcotte. Une illustration en demi-teintes et en nuances, un univers brumeux, filtré d'incertitudes.

N'est-il pas étrange que le Martin du *Petit Zizi* soit ainsi caché derrière ses lunettes? On avait observé ce phénomène (de lunettes apparemment opaques) chez l'enfant-narrateur des contes et mensonges de mon enfance. D'habitude, des lunettes servent à mieux voir. Ici, elles semblent protéger l'enfant des insultes et railleries de ses camarades. Martin, le *Petit Zizi*, est quand même fort isolé et bien près d'être complexé. L'illustrateur nous prive de voir le trouble de l'enfant. Par de telles lunettes, il nous garde à distance et nous force à respecter, en quelque sorte, la solitude du petit. Ce stratagème influence l'attitude du lecteur. À cause de ce non-dit, il y aura peut-être plus de silence et d'attention. Voilà comment Stéphane Poulin nous amène au cœur de ses images.





Pour quelques notes...

Avant même de se mettre, pour son propre plaisir, au difficile apprentissage du violon, l'artiste avait peint ce gardien de phare musicien pour l'histoire de saint Nicolas dans *Le Bateau du ciel*. Un dessin minutieux, une position exacte du bras gauche et de la main sur la touche. Le personnage est-il violoneux, est-il violoniste? Sa tenue et son attitude nous incitent à penser à un *reel* ou à une gigue, mais la partition, elle, franchement étalée sous nos yeux, laisse croire à une musique savante, écrite; moment de repos et de bien-être. Est-il vraiment opportun de classer cette musique?



Témoin d'une sorte d'intimité, un tabouret vide se trouve au bas de l'œuvre; la place du peintre peut-être qui s'est levé pour faire ce tableau ou la nôtre. Le lieu est étroit, la vie s'y concentre. Un tabouret vide, une invitation au silence, encore, au partage de la musique.

L'histoire raconte que saint Nicolas, pendant la nuit de Noël, distribue les cadeaux aux enfants sages. Mais, arrivé à la maison d'une fillette pauvre et très sage, il ne lui reste plus de cadeaux. La petite a grande envie d'un bateau en chocolat aperçu dans la vitrine de la confiserie. Mais, pour l'obtenir, il y a des règles à suivre : il ne faut pas demander directement. Le gardien de phare, bien campé dans son univers et qui semble n'avoir rien à prouver, est celui qui permettra finalement à la fillette de réaliser son rêve.

Rendre service, être utile... Cette préoccupation de Stéphane Poulin fait qu'il s'interroge tout le temps sur la pertinence de son travail d'illustrateur. Quand je lui dis que ses œuvres font du bien à celui qui les regarde, que leur utilité est d'un ordre différent, intérieur, il baisse la tête humblement et me remercie.

Voyez comment le valet de saint Nicolas enveloppe la fillette de l'histoire. Observez son élan à lui de prêter sa chaussure pour frapper à la porte, avec ce sourire engageant, ce chapeau immense et le geste de la main. Mais peut-on rester insensible au petit regard triste? Peut-on ignorer le frisson de la fillette? Ce jeu de contraste met en relief l'ampleur du projet à réaliser. Étrangement, celui qui est l'adjuvant de l'histoire se voit confiné aux teintes sombres, alors que celle qu'il veut aider reçoit toute la lumière. L'importance d'aider est-elle dans le geste à poser ou dans l'atteinte du résultat? Encore une fois, Stéphane Poulin privilégie l'humble, le petit et le tendre. Un rapprochement humain qui bouscule à peine et qui fait chaud.



Son fils a lancé un jour cette phrase merveilleuse : «Un artiste, c'est quelqu'un qui fait quelque chose de beau.» Petit à petit, délicatement et respectueusement, ce dossier a voulu faire connaître Stéphane Poulin, l'homme, l'artiste et son œuvre. Est-il possible de le conclure autrement que sur l'émerveillement?

Dans le cadre de mon cours sur l'imagerie plastique des albums pour enfants, deux de mes étudiants ont choisi d'analyser des pages fabuleuses du même album : Benjamin et la saga des oreillers de Stéphane Poulin. À leur manière et dans leur style respectif, ils s'approchent de l'œuvre de l'illustrateur. Camille Lavoie et Johan Ciaglia nous parlent d'intimité, de bien-être, de publicité et de musique. Laissons-les dire, écoutons-les!

Francine Sarrasin

J'aime que les images aient un sens, qu'elles racontent d'elles-mêmes une histoire. C'est pourquoi j'ai choisi une illustration de l'album *Benjamin et la saga des oreillers* de Stéphane Poulin comme sujet de cette analyse.

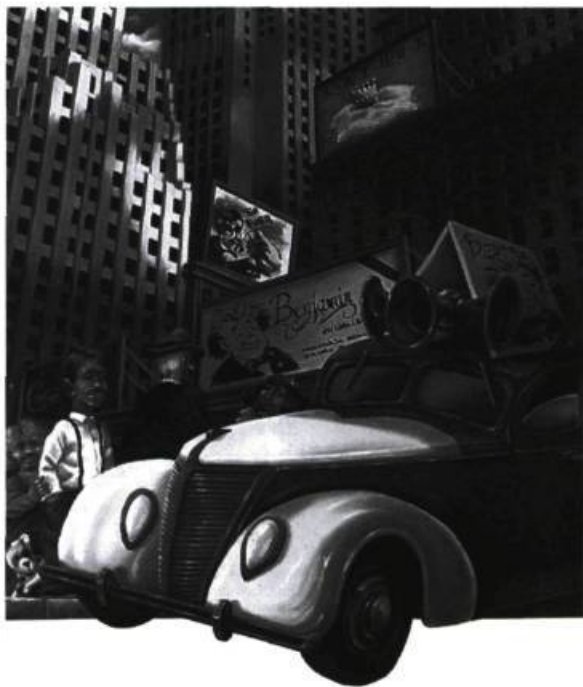
Benjamin, personnage central autour duquel se tricote une magie particulière, turlutte tout le temps. Son chant est merveilleux : il permet aux gens qui se procurent ses oreillers de dormir sur leurs deux oreilles. *Benjamin et la saga des oreillers* est un beau conte contemporain qu'on prend plaisir à lire, que l'on soit petit ou... grand!

Partir ou rester

Les personnages de cette page occupent seulement une petite partie de l'image. Positionnés dans le quart inférieur gauche, ils se fondent tous à l'environnement ombragé, sauf peut-être le jeune homme en chemise blanche. Le seul motif en action ou en réaction est le petit chien; blanc, lui aussi. Il semble surpris par la présence ou l'apparition de l'automobile.

La scène se passe en milieu urbain. Un espace surchargé et claustrophobique où les gratte-ciel prennent la moitié supérieure de l'illustration. L'environnement est dur, rectiligne et froid. Même le jaune de l'édifice de gauche, couleur associée habituellement à la sensation de chaleur, est lavé de blanc : il s'en trouve ainsi quelque peu neutralisé. Dans cet espace relativement étroit, plusieurs panneaux publicitaires vantent leurs produits. Celui qui se situe au centre de cette page est bien mis en évidence. Même les gratte-ciel ont un sérieux penchant vers ce panneau qui annonce Benjamin. Ils semblent converger vers lui.

Élément dynamique, l'automobile prend tout le bas de la page et déborde même du cadre. Roule-t-elle vers le spectateur? Pourquoi sort-elle du cadre? Observons qu'il s'agit d'une auto publicitaire de Benjamin, le personnage principal de l'album.



La couleur jaune, bien éclairée, donne à cette voiture une sorte de vie que n'a pas l'environnement. Elle est énorme par rapport aux personnages, aussi énorme que l'importance du message qu'elle véhicule : les bienfaits des oreillers magiques de Benjamin.

Où est Benjamin?

Comme ce personnage lui-même l'est pour l'histoire, le panneau qui l'annonce se révèle être le centre d'attraction de l'illustration. Même s'il est relativement peu éclairé et qu'il soit en noir et blanc. Les gratte-ciel penchés et en escalier descendent vers lui en invitant l'œil à plonger, lui aussi. Dans cette descente, qui formule une sorte de structure triangulaire très aiguë, on observera le lien entre le panneau «Arthur» et celui de «Benjamin», une filiation entre le patron-roi et son très fameux employé. Le panneau «For ever», lui, touche celui de Benjamin d'un coin. Est-ce pour lancer un cri de ralliement du genre : «For ever, Benjamin?»

Une autre structure triangulaire se dessine à partir des esuie-glaces de la voiture jusqu'à la pointe du panneau-sandwich. Les haut-parleurs, ainsi bien entourés, rappellent la portée magique de la voix de Benjamin. Un triangle sur une base presque horizontale : voilà quelque chose de stable. La solidité d'un tel triangle viendrait renforcer le succès du fameux trio infernal.

Les feux de la rampe

Tout dans l'illustration est affaire d'éclairage. Un éclairage subtil qui joue avec les couleurs comme avec l'importance des éléments à montrer. Le bleu et le rouge cèdent la place au jaune, et celui-ci enferme en quelque sorte (par l'édifice, l'affiche «For ever» et par l'automobile) le panneau plutôt sombre de Benjamin. On peut se demander si Benjamin a vraiment besoin d'éclairage et de couleurs pour atteindre son public. Une telle affiche ne fait-elle pas penser au tempérament simple, humble et heureux du turluteur? Même l'ombre projetée sur le bâtiment rouge contribue au sens de l'image : elle a la forme d'une flèche qui pointe vers le bas, vers le toit de la voiture où se trouve la pancarte d'homme-sandwich «Benjamin».

«On ne parlait plus que des oreillers extraordinaires et du succès international du trio infernal.» Curieusement, et en dépit de l'espace relativement étroit, la page propose, non pas un, mais de nombreux panneaux publicitaires. Ceux de «Coca-Cola» et de «For ever» rappellent l'internationalité du succès du trio. Ce succès, qui est principalement dû à la voix magique de Benjamin, est souligné et comme amplifié par les haut-parleurs du premier plan, sur le toit de voiture. Du haut de son affiche, «Arthur», le patron de l'usine d'oreillers peut dormir tranquille. L'histoire de Stéphane Poulin, elle, a aussi un pouvoir magique, celui d'ouvrir la réalité et de proposer d'autres symboles.

Johan Ciamaglia



La saga, c'est celle des oreillers; c'est vrai, mais c'est aussi la saga de Benjamin. En feuilletant l'album de Stéphane Poulin, je me suis arrêtée spontanément sur cette image où on voit Benjamin en train de recoudre un oreiller. Je sentais qu'il se passait là quelque chose d'important. Mais bien sûr! À ce moment précis de l'histoire, Benjamin ne le sait pas encore, mais il tient sa vie entre ses mains, il brode, avec du fil blanc, sa propre saga. D'ailleurs, les fils à broder ressemblent étrangement à ses cheveux. La tête et la taie ne feraient-elles qu'une seule chose? Dans cette image aux allures calmes et innocentes, Benjamin s'engage dans la saga des oreillers.

Point par point, l'image...

Lorsque l'on balaie rapidement du regard cette image, on s'arrête instinctivement au centre, sur le visage de Benjamin. Ses yeux qui expriment une infinie tendresse, son sourire timide et chaleureux, sa chevelure de hérisson, sa bonne bouille rougeaude sont autant de détails rassurants. La lumière, qui se dégage de la taie d'oreiller, éclaire ce visage et confirme l'attrance naturelle du spectateur à le regarder. Notre œil est ensuite guidé vers les mains du personnage qui, elles, traduisent une action noble, celle du travail. De plus, le blanc de la chemise et celui de l'oreiller unissent l'homme au travail et en font presque un seul et même élément, comme si l'on ne pouvait pas les dissocier. Vient ensuite en avant-plan, dans le coin gauche de l'image, l'instrument même du travail : la machine à coudre. En remontant, le regard fait une pause confortable sur cet oreiller qui est synonyme de repos. Dans un mouvement de spirale bien semblable à un 6, l'œil trace d'abord le cercle puis effectue une oblique ascendante de gauche à droite pour s'arrêter sur le petit crochet noir. Ce dernier motif, qui semble anodin au premier abord, raconte pourtant beaucoup de choses. À cause de lui, on peut penser que Benjamin travaille dans un endroit triste et humide; qu'il n'est pas très riche, qu'il est assez seul. Malgré cela, il a un sourire, ce sourire qui accentue son air de «Benjamin le bienheureux».

Il faut voir que le crochet noir est planté dans une petite fissure du mur ou dans une fissure du tableau. Cela ferait-il référence au travail du peintre? D'habitude, on accroche un tableau. Ici, le grain de la toile est très visible et le crochet peint en trompe-l'œil aussi. L'œil du spectateur est en quelque sorte dévié vers cet accro apparent du tableau «bonheur» qui semble mettre en évidence, par contraste, l'état de bien-être. Car il y a un lien entre le geste heureux

de Benjamin et ce morceau du tableau. Le crochet a la forme de certains instruments du brodeur : écheveau, fuseau, machine à coudre et la lézarde du mur, celle d'un bout de fil...

Il n'y a pas que du fil blanc!

Si on déshabille l'illustration pour ne garder que le squelette, on s'aperçoit que la construction est solide. Malgré l'action que pose Benjamin, l'essence même de l'image en est une de stabilité. Le triangle virtuel dans lequel le personnage est confiné donne une impression d'équilibre. Le décor entourant le brodeur contribue à cet état de fait. Ainsi positionné, le travail de Benjamin semble plus facile et plus concentré. L'encadrement dont il bénéficie est ponctué par une ligne naturelle qui enveloppe sa tête et ses épaules. Ce contour sert de rappel au cadrage gothique qu'on voit au-dessus de lui. Autre élément de stabilité : Benjamin se trouve pratiquement face à nous, au centre de l'illustration. La relation du spectateur avec lui est ainsi facilitée. On nous permet de plonger en toute confiance dans l'univers proposé.

Les couleurs chaudes du visage et du meuble annulent l'éloignement qu'aurait pu provoquer la grande concentration de couleurs froides, présentes dans l'image. En effet, le vert est omniprésent et il invite encore au calme et à la stabilité. Un léger dégradé vert jaune auréole le personnage, tandis que la lumière du coin gauche et les nombreux dégradés ajoutent à la douceur de l'illustration. Les dégradés n'empêchent pas la présence de contrastes. Ainsi, la chemise et le gilet de Benjamin, la machine à coudre et l'oreiller. N'y a-t-il pas un rapprochement à faire avec le yin et le yang, le bien et le mal, le travail et le repos?

La structure de l'album est régulière : texte à gauche, image à droite. Dans l'illustration, on voit un homme en train de coudre un oreiller. Il semble concentré et le sourire qu'il affiche permet de croire qu'il est heureux de son sort. L'atmosphère est calme et le travail avance.

Le texte va plus loin. Il nous apprend qu'il ne s'agit pas de simples oreillers de plumes. On parle d'oreillers détenteurs de pouvoirs extraordinaires! Ce qui provoque mouvement de foules, questionnements, théories. On suppose que c'est à cause des plumes d'oies ou de la nourriture donnée aux oies ou d'une sorte d'ensorcellement. Dans son rapport au texte, l'image sert parfaitement le récit. Elle entretient cette interrogation des gens en la situant dans une sorte de «babillage» duquel Benjamin, concentré et heureux, autant qu'isolé dans sa page, se soustrait.

L'émotion qu'on vit devant cette illustration appelle à l'intériorité. Il n'y a ni danger ni turbulence, mais l'endroit semble si silencieux qu'il serait déplacé de s'en approcher autrement qu'avec respect. La référence à la Renaissance y est peut-être pour quelque chose. Le tableau de la *Dentellière* de Vermeer filtre en effet derrière cette page d'album. La ressemblance est hallucinante et presque dérangeante. En fait, le malaise vient surtout du fait que l'on a le sentiment de percevoir un secret : ce pauvre petit bonhomme, déjà bien timide, vivant, écrasé, dans l'ombre de la célèbre dentellière! Il reste que sa réactualisation est significative et propose une lecture admirablement agrandie pour la littérature jeunesse.

Oui, il y a de ces moments passés en tête-à-tête avec Benjamin qui sont tendres et magnifiquement instructifs.



Camille Lavoie

Quelques livres, textes et images de Stéphane Poulin :

- Ab! Belle cité! / A Beautiful City.* Montréal, Livres Toundra, 1985.
- Album de famille. Pellicule, photographe animalier.* Waterloo, Éditions Michel Quintin, 1986.
- As-tu vu Joséphine?.* Montréal, Livres Toundra, 1986.
- Peux-tu attraper Joséphine?.* Montréal, Livres Toundra, 1987.
- Pourrais-tu arrêter Joséphine?.* Montréal, Livres Toundra, 1988.
- Benjamin et la saga des oreillers.* Toronto, Annick Press, 1989.
- Les amours de ma mère. Contes et mensonges de mon enfance.* Toronto, Annick Press, 1990.
- Un voyage pour deux. Contes et mensonges de mon enfance.* Toronto, Annick Press, 1991.

Livres illustrés par Stéphane Poulin :

- Beaudin, Louise. *Les animaux en hiver.* Waterloo, Éditions Michel Quintin, 1987.
- Stinson, Kathy. *Nounours-Lapin.* Toronto, Annick Press, 1988.
- Quintin, Michel. *Les animaux en danger.* Waterloo, Éditions Michel Quintin, 1992.
- Quintin, Michel. *Les dinosaures.* Waterloo, Éditions Michel Quintin, 1992.
- Collier, Mary Jo et Peter Collier. *The King's Giraffe.* New York, Simon & Schuster Books for Young Readers, 1996.
- Marcotte, Danielle. *Poil de serpent, dent d'araignée.* Laval, Les 400 coups, 1996.
- Lenain, Thierry. *Petit Zizi.* Laval, Les 400 coups, 1997.
- Zimmermann, Félix. *Le bateau du ciel.* Laval, Les 400 coups, 1998.

Stéphane Poulin a aussi illustré plusieurs romans à La courte échelle, chez Québec Amérique et chez Dominique et compagnie, une division des Éditions Héritage.